

	Date : 07/08/2007
	<p><b>Tradition orale dans le sud de l'Amérique Latine : les efforts de la bibliothèque pour sauver des sons et des histoires du silence</b></p> <p><b>Edgardo Civalero</b></p> <p>Université National de Cordoba Argentine</p>
<b>Meeting:</b>	<b>108-1 Genealogy and Local History with Audiovisual and Multimedia (1)</b>
<b>Simultaneous Interpretation:</b>	Yes
<p><b>WORLD LIBRARY AND INFORMATION CONGRESS: 73RD IFLA GENERAL CONFERENCE AND COUNCIL</b>  19-23 August 2007, Durban, South Africa  <a href="http://www.ifla.org/iv/ifla73/index.htm">http://www.ifla.org/iv/ifla73/index.htm</a></p>	

### **Résumé**

*Les cultures indigènes d'Amérique Latine composent la structure ethnique et culturelle sur laquelle repose une grande partie du continent. Leurs caractéristiques uniques résumant une centaine de coutumes, de traditions, et de patrimoines culturels différents de l'énorme diversité culturelle des Amériques. Tout au long de l'histoire des différentes nations indépendantes de la région, ils ont été discriminés, oubliés et exclus de tous les domaines de développement. Bien qu'ils aient réussi quelques progrès au travers des luttes et des protestations soutenues, ils ont souffert de pertes sévères, parmi lesquelles se détachent par son importance, celle de leurs langues originaires. Du fait qu'il s'agisse de sociétés à dominante tribales –c'est-à-dire qu'ils n'ont pas connu, historiquement, l'usage de systèmes d'écriture- la perte de leur langue signifie la destruction de leurs moyens de transmission orale, et au final, la disparition de leurs savoirs, leurs histoires, leurs codes et leurs littératures. Les bibliothèques peuvent jouer un rôle important dans le recueil partiel de telles langues et connaissances. Pourtant, les propositions bibliothéconomiques spécifiquement destinées aux communautés aborigènes en Amérique Latine sont peu nombreuses, même s'il existe des services qui ont obtenus des résultats intéressants. Parmi ces derniers, on peut citer le travail de l'auteur dans le NE de l'Argentine (2001-2006), qui inclut le développement de collections sonores dans des petites bibliothèques créées dans des écoles de populations indigènes. De tels*

*fonds sonores ont récupéré la tradition orale et communautaire, et l'ont reliée aux activités scolaires. Les documents enregistrés et quelques unes de leurs transcriptions écrites ont permis de récupérer un fragment du patrimoine culturel de la communauté et de l'utiliser dans différents services. Parmi les contenus récoltés, peut-être que les plus importants ont été ceux en relation avec l'histoire des communautés et avec les histoires personnelles de chacun de ses membres, leurs généalogies et la relation avec les événements d'ordre national ou régional. L'histoire a été reliée à la géographie régionale et avec la langue.*

*Une grande partie des documents a été numérisé pour pouvoir les utiliser dans les activités futures, là ou l'on trouvera disponible les moyens électroniques nécessaires, et ou se serait développé l'alphabétisation informationnelle.*

*Le présent article propose un court résumé des expériences et idées d'auteur, et une exposition détaillée de l'usage de l'histoire et de la tradition orale, ainsi que les collections sonores dans les bibliothèques indigènes, de même qu'un panorama de ce genre de travail dans d'autres endroits en Amérique Latine.*

## **Mots clés**

Histoire locale – Bibliothèques indigènes – Peuples indigènes – Tradition orale – Langues en voie de disparition – Fonds sonores – Livres vivants – Education interculturelle bilingue – Diversité culturelle.

## **Ceux qui ont toujours été là...**

Il existe un ensemble de termes en usage pour décrire les peuples indigènes. Tous ceux là, d'une forme ou d'une autre, indiquent qu'il s'agit de groupes humains qui ont peuplé depuis toujours un territoire déterminé. Cela signifie « aborigène » (du latin « depuis le début ») ou « indigène » (du latin « natif »). Les définitions employées au niveau international (p.e. celle de Martinez Cobo (1983) ou celle de la Convention de la OIT (2003), reflète cette relation intime avec la terre, ce sentiment d'appartenance, cette auto-reconnaissance d'une identité qui perdure à travers des histoires et des siècles.

Il s'agit de ceux qui ont toujours étaient là, occupant les terres et les eaux qui virent naître et mourir leurs ancêtres...

Les peuples indigènes ne sont pas une partie romantique d'un passé révolu, ni une curiosité de musée d'un présent globalisé. Ce sont des sociétés qui entretiennent une forte vitalité, qui conservent leurs particularités traditionnelles en les adoptants aux temps nouveaux. Ils représentent une population approximativement entre 300 et 370 millions de personnes,

selon les dernières estimations internationales (Banque mondiale), en s'organisant en des centaines de groupes et en pratiquant un peu plus de 400 langues et dialectes différents.

Dans l'espace latino-américain, de telles sociétés se montent à 300 ou 400 groupes, incluant plus de 30 millions d'individus (Stavenhangen, 1996, entre autres). Dans des pays comme la Bolivie ou le Guatemala, ils constituent des majorités démographiques, composant plus de la moitié du total démographique. Dans d'autres, comme le Pérou, l'Equateur, ou le Mexique, ils se présentent comme une partie inégalement importante de la population nationale.

Leurs destins ont été radicalement violentés au travers de l'arrivée des envahisseurs européens, lesquels ont établi des régimes coloniaux, se sont répartis leurs terres et leurs ressources, et les ont condamné à une existence de semi-esclave à laquelle ils avaient peu de chance de s'échapper. Beaucoup de peuples originaires ont résisté à l'occupation, se cachant dans des zones inaccessibles ou en prenant les armes pour défendre leur façon de vivre. Les récits de leurs luttes et de leurs destins sont connus de tous, et ils composent une des parties les plus importantes (et obscures) de l'histoire américaine. Lamentablement, même après la naissance des états indépendants en Amérique Latine, les peuples indigènes ont continué à être relégué aux dernières couches sociales, à peine pourvus de droits et chargés de devoirs, avec leur identité fragmentée et silencieuse et leurs souvenirs quasiment effacés.

Des sociétés natives ont existé, et elles ont continué à se souvenir et n'ont jamais perdu l'espoir de pouvoir récupérer, un jour, leur droit à vivre comme ils l'ont toujours fait. Actuellement, et après cinq siècle d'oppression, de discrimination, d'exclusion et de racisme, quelques unes d'entre elles ont réussi à occuper l'espace qui leur convient, et même si elles n'ont pas obtenu ni leur indépendance ni leur autonomie, et si elles ont perdu beaucoup de leurs caractéristiques culturelles –écartés après un long processus de métissage et d'acculturation- ils peuvent se reconnaître « indigènes », et ils commencent à récupérer, revitaliser, et diffuser le patrimoine culturel qui a réussi à survivre. Nombreux ont été ceux qui ont disparu en chemin, ceux qui n'ont jamais pu se relever après leur chute, ceux qui ont été mis de coté, censurés ou annihilés. Les faits qui ont conduits à de tels génocides, ethnocides et « mémoricides » échappent à notre portée, et l'on ne peut que le regretter et s'en souvenir avec douleur et honte. Pourtant, à l'heure actuelle nous pouvons regarder autour de nous, sur les terres latino-américaines, comment fleurissent encore des centaines de langues et de cultures originaires qui sont des fidèles composantes de notre diversité comme espèce. Ces dernières, celles qui sont encore à notre portée, sont celles que nous devons respecter, apprendre, aider, et partager.

Même si, les réussites obtenues par les organisations indigènes ont été nombreuses, après des décennies de luttes, leur situation socio-économique, politique et culturelle, n'est pas des meilleures. Malgré les conventions internationales et des nombreuses lois nationales et régionales qui protègent et garantissent leurs droits, les peuples aborigènes continuent à être les grands oubliés, les dépossédés, les défavorisés dans le partage (inégal) du bien-être et des

ressources. Ils continuent à être sous la pression de systèmes éducatifs qui ne reconnaissent ni ne respectent leurs caractéristiques uniques, de schémas gouvernementaux qui ne satisfont pas leurs demandes et besoins, de mouvements religieux qui cherchent seulement à rassembler des ouailles, d'organisations qui cherchent à se transformer en sauveur sans se préoccuper du « comment », d'entreprises qui les emploient comme main d'œuvre bon marché et quasiment comme des esclaves... Ils continuent à être les décharnés par les sociétés « blanches », les stigmatisés comme « différents »... Les « autres »...

En fait, ils ont acquis beaucoup de victoire. Mais leurs échecs et leurs manques doivent nous préoccuper car ils indiquent que le paradigme mondial continue à être injuste et déséquilibré, et qu'il continue sans prendre en compte les éléments différents et particuliers, qu'il continue à générer des pauvres, et à condamner des vies sans avenir...

Les peuples indigènes sont ceux qui ont toujours été là... Même si, quelque fois, nous ne le savons pas, ou nous ne voulons pas les voir à notre côté.

### **Des sons qui se sont tus**

Parmi les grandes pertes subies par les peuples autochtones en Amérique Latine, on compte leurs langues originaires. Déjà au 18<sup>e</sup> siècle, leur usage a été interdit par la monarchie espagnole sur les territoires qu'ils occupaient, et des actes similaires se sont retrouvés sur les domaines portugais. Après les révolutions indépendantistes du 19<sup>e</sup> siècle, on a fait peu de cas de ces langues dans les états qui essayaient de copier le modèle européen de nation, effaçant leurs particularités et essayant de parvenir à une image compacte et lisse, sans différences internes.

Par sa large diffusion, des langues comme le Quechua, l'Aymara et le Guaraní (utilisées comme « langues générales » pendant la période coloniale) ont réussi à survivre à l'impact provoqué par le contact avec la culture européenne. Pourtant, d'autres n'ont pas eu la même chance. Les gens qui parlaient cette langue ont commencé à diminuer, de même que les espaces où la transmission orale pouvait se pratiquer. S'agissant des peuples tribaux – parmi lesquels les connaissances et les mémoires se transmettaient oralement – la perte de leurs langues a signifié en plus, la disparition de leur histoire, de leurs valeurs, de leurs coutumes, de leur patrimoine culturel, et en fin de compte, de leur identité comme peuple.

A l'heure actuelle, le processus ne s'est pas interrompu et ne s'est pas inversé. Même si les sociétés natives ont pris une plus grande conscience de l'importance de l'emploi de leurs langues propres et de la valeur qu'ils possèdent eux-mêmes, ils ne sont pas toujours parvenus à ce que les écoles incluent des programmes interculturels et bilingues (droit observé dans toutes les constitutions nationales de latino-américain) ou bien à ce que des services de diffusion de masse, d'information stratégique ou de connaissance précieuse soient traduits. Beaucoup d'entre elles – les plus minoritaires – continuent à se situer dans un limbe obscur, et elles finiront par s'éteindre lorsque la dernière personne qui parle la langue va s'éteindre, et

que personne ne fera plus rien pour sauver ses mots, ses grammaires, ses vocabulaires et ses sons de la disparition.

En accord avec les études estimatives réalisées par les différentes organisations en rapport avec la linguistique et la diversité culturelle (en incluant l'UNESCO), tout au long du 21<sup>e</sup> siècle, 80% des langues encore vivantes ont disparu. Les majeures parties d'entre elles appartiennent à des peuples autochtones, en incluant ceux qui habitent l'Amérique Latine.

Une langue codifie avec des sons les idées et cosmovisions d'une culture. Elle le fait d'une façon unique et inimitable. Au travers de celles-ci se perpétuent les légendes qui expliquent l'origine de chaque élément de la nature, des histoires personnelles, des mites de la création, les recettes de cuisine, les remèdes... De même, au travers de celles-ci, on compte les méthodes de culture et de travail, les formes de construction d'outils et d'instruments, les chants et les danses, les contes et les jeux, les règles de savoir vivre, les lois communautaires, les conseils et le souvenir des héros et des bandits populaires. Lorsqu'elles ne reposent pas sur des systèmes d'écriture, les langues s'expriment uniquement au travers de leur tradition orale. L'absence d'écriture –présente seulement, à l'heure actuelle, dans un certain pourcentage de langues, et pas toujours utiles ou pertinentes pour les natifs qui parlent les langues minoritaires- donne à la langue parlée une plus grande valeur, étant donné qu'elle devient l'unique moyen d'éducation et d'endoculturation que possède un peuple. Si la langue disparaît, la culture disparaît également. Sans culture il n'y a pas d'identité. Sans identité, aucun individu ne peut s'avoir d'où il vient, pourquoi il vit ou vers quoi sont censés le guider ses pas.

La tradition orale –combinée avec d'autres formes d'expression culturelle, comme la musique, la danse, la peinture ou le chant- est encore plus forte entre les peuples originaires d'Amérique Latine. Leur survie se voit menacée par les processus de pression et d'acculturation déjà évoqués. Si elle disparaît, les fondements des diverses cultures s'éteindront, et un énorme fragment du patrimoine culturel intangible de l'humanité partira en fumée.

### **La maison des mots**

Il n'existe pas de mots en langues indigènes pour désigner la bibliothèque. En réalité, il existe peu de bibliothèques destinées aux peuples indigènes, au moins sur le territoire latino-américain. De telles institutions sont des éléments étranges d'un point de vue autochtone, de même que les livres. Mais les temps changent, les peuples évoluent et les institutions s'adaptent. Actuellement, les possibilités que peuvent dispenser une unité d'information à une communauté native sont vastes et précieuses, pourvu que l'offre de la bibliothèque s'adapte à la réalité, aux nécessités et aux caractéristiques de la population destinataire.

La bibliothèque est une institution gestionnaire de mémoires. Elle récupère, elle organise et diffuse de la connaissance construite patiemment tout au long des siècles, un patrimoine culturel qui appartient à tous, et qui, en accord avec les droits humains les plus basiques, devrait être accessible à tous librement. Elle possède des outils et des instruments de travail qui permettent d'emmagasiner et de gérer le savoir sous toutes ces formes, ainsi qu'une structure qui lui permet de s'adapter souplement aux conditions les plus diverses, incluant ou mettant de côté les composants et les éléments, et en dispensant les réponses que leurs usagers nécessitent.

Avec l'arrivée des nouvelles technologies de l'information, les possibilités de la bibliothèque s'élargissent, en incluant les moyens et les supports qu'elle ne possédait pas traditionnellement. Mais, même sans leur présence, elle reste une institution puissante, qui pourrait au travers d'un schéma pertinent et d'une méthodologie cohérente, se transformer en une entité utile pour ces sociétés qui voient leur identité culturelle mise en danger. Au travers des services d'une bibliothèque on peut récupérer la tradition orale et l'organiser de telle façon qu'elle soit profitable dans beaucoup d'autres contextes (scolaire, académique, artistique, de travail, institutionnel). Elle peut, de même, dévoiler telle connaissance sonore/audiovisuelle à travers les réseaux numériques, ou être retranscrit et écrit pour créer des livres, ou se transformer en matériel multimédia, ou simplement être reproduit et partagé à l'intérieur de la propre communauté d'origine.

De telles potentialités n'ont pas été exploitées dans le champ latino-américain. La majorité des propositions bibliothéconomiques qui sont parvenues aux communautés aborigènes ont essayé d'implanter, au sein de ces mêmes communautés, des modèles populaires et des publiques européanisés qui ont peut aider au développement et au progrès culturel du groupe. Dans la plupart des cas, elles se sont modifiées, de plus, en complices inconscients des mécanismes séculaires d'acculturation, comme l'éducation officielle ou la religion. En fin de compte, les initiatives bibliothéconomiques initiées en accord avec les requêtes et réalités des peuples indigènes manquent.

L'auteur a développé, entre 2001 et 2006, le projet « Bibliothèques indigènes » dans les communautés *Qom*, *Pit'itaxa*, *Moqoit* et *Wichi* del NE argentin. Il s'agit de groupes indigènes qui ont subi un grave impacte socioculturel de la part du propre état Argentin, qui s'est préoccupé peu souvent de leur bien-être. L'auteur a commencé son travail avec une approche des populations aborigènes, et une évaluation qualitative de leurs nécessités d'information, de leurs problématiques, de leur contexte, de leurs ressources et de leur réalité. En s'appropriant une perspective de *développement de base* et une méthodologie *d'investigation action*, et en utilisant des outils d'évaluation anthropologiques, il a tracé un profil d'utilisateur dans lequel se reconnaissait la propre voie de leurs destinataires, leurs espoirs, leurs désirs et les solutions qu'eux même croyaient pertinentes pour leurs problèmes en lien avec la culture, la langue et l'éducation.

A partir d'une telle information, l'auteur a dessiné un modèle de bibliothèque «sur mesure ». Du fait du manque de textes en langues indigènes, et du peu d'utilité des livres destinés aux lecteurs aborigènes, la bibliothèque s'est transformée en une collection sonore, dans laquelle on a recueilli –sur des simples cassettes magnétiques de 60 minutes- la tradition orale des différentes communautés avec lesquelles on a travaillé. La bibliothèque s'est limitée donc à une étagère, une bourse ou une caisse placée dans l'école communautaire, dans laquelle ont présenté et on partageait les récits et les savoirs du groupe.

La constitution d'une telle collection a nécessité un travail de plusieurs heures d'enregistrement, auquel ont participé des anciens et des adultes, conservateurs des traditions du village. Les contenus recueillis comprenaient de l'histoire, de la littérature, des légendes, des chants, des récits, des recettes, des conseils et des traditions variées, et étaient racontés en *langue maternelle*, en castillan ou dans un mélange des deux, étant donné la particulière hétérogénéité linguistique des communautés indigènes argentines.

Avec cette collection, l'école s'est transformée, dans quelques unes des populations parmi lesquelles l'auteur a travaillé, en « maison des mots », le lieu dans lequel on gardait la petite bibliothèque des sons, produit et propriété de toute la communauté. Avec cette collection une multitude d'activités scolaires se sont greffées (pratique de lecture et écriture en langue maternelle et castillan, heure du conte...), et des services comme *Qadede Ida ?at* (plan de lecture et narration familial bilingue, *vid.* « Bibliographie générale de l'auteur ») se sont créés, ainsi que une aide à la diffusion d'information sanitaire stratégique (combinant le savoir bio médical traditionnel avec l'apport moderne des médecins et des infirmières qui visitaient la communauté). Des espaces d'oralité se sont créés avec l'assistance de « livres vivants » (narrateurs et conteurs locaux), des sons quasiment oubliés ont été récupérés, des contes et légendes ont été transcrits (créant des livres à la main illustrés par les propres lecteurs), et se sont répandus à tout le groupe dans un projet qui cherché seulement à récupérer une partie de leurs racines pour qu'ils reverdissent et fleurissent.

### **Des histoires anciennes, des matériaux modernes**

Un pourcentage important des matériaux récupérés à travers des enregistrements correspondent à des récits historiques, dans lesquels on racontait l'origine semi mythique du peuple indigène, ou le surgissement historique de la propre localité, les événements de l'histoire nationale dans laquelle celui qui parle la langue ou ses proches directes avaient été impliqués (en incluant les massacres et les violations aux droits de l'homme placés sous silence par l'histoire officiel) ou les détails de la propre généalogie. Dans la trame de ces récits il restait inclus des toponymes qui dessinaient une ancienne géographie déjà perdue, ainsi que des anthroponymes qui n'étaient plus utilisés. Il se dessinait, de même, des branches généalogiques qui permettaient –après avoir été étudiées en profondeur- de lier des groupes tribaux apparentés et de suivre leurs migrations à travers le vaste espace de la région de

Chaco, leurs conflits avec les autres groupes ethniques voisins, leurs alliances et leurs établissements.

La connaissance créée à travers l'oralité a été minutieusement recueillie dans le cadre académique argentin. La première moitié du 20<sup>e</sup> siècle a contemplé le travail des anthropologues qui savaient à peine mettre en relation ce qu'ils avaient appréhendé de leurs rapporteurs indigènes avec leur réalité. Dans la seconde moitié, le travail des sociologues, des linguistes et des enseignants a permis une approche plus profonde, mais très diversifiée et confuse. La production de tels professionnels est dispersée, et elle n'a pas été produite pour l'usage de toute la société argentine (et encore moins pour l'usage des sociétés indigènes), mais plutôt pour la consultation des autres académiciens. Malgré cela, des enseignants, des écrivains et des artistes ont récolté, depuis une autre perspective et avec d'autres méthodes, les mêmes savoirs, sans grand succès. A l'heure actuelle, peu de sources (mise à part les originales) sont réellement fiables à l'heure où l'on souhaite apprendre quelque chose sur le monde indigène national. Par là, des propositions comme celles implantées par l'auteur à Chaco, décrites à des niveaux plus larges et profonds et établies depuis des cadres interdisciplinaires et académiques –en comptant toujours sur la participation totale et continue des groupes destinataires- pourraient conduire à une récupération, un usage et une diffusion efficace de la connaissance indigène, en étant pertinent et profitable aussi bien pour la population non indigène que pour les groupes natifs.

Au sein du projet « Bibliothèques indigènes » on a numérisé quelques uns des documents utilisés dans les « maisons des mots », en cherchant des formats en adéquation avec les nouvelles réalités auxquelles sont confrontées les communautés aborigènes participantes. La fracture numérique se fait sentir, pesante et dure, dans la majeure partie des régions rurales d'Amérique Latine, leur présence étant très importante au sein des sociétés natives. Pourtant, il est indéniable qu'à n'importe quel moment d'un futur proche, de telles sociétés prendront un contact complet avec les nouvelles technologies de l'information et de la communication, et qu'elles pourraient les utiliser pour le propre bénéfice, à la fois dans un développement d'un contact et dans un dialogue interculturel fructueux et durable. Même si les nouvelles technologies ne sont pas la panacée pour n'importe lequel des maux qui assaillent les peuples originaires, elles peuvent créer des espaces de rencontre et d'échange, et générer des moyens pour la revalorisation et la récupération de la propre culture originale. Diverses propositions latino-américaines (non reliées, malheureusement, avec les bibliothèques) de portails de langue et de culture indigène gérés par les propres aborigènes démontrent clairement que s'ouvre de nouvelles possibilités, avec des résultats préliminaires excellents. Les bibliothèques ne devraient pas être étrangères à ces aborigènes, et devraient s'impliquer –de façon pleine et engagée- dans les recherches des groupes natifs.



### **Des portes qui se ferment, des portes qui s'ouvrent**

On a rassemblé de nombreux travaux de récupération de tradition orale, d'histoire, de généalogie et de légendes au sein des populations indigènes en Amérique Latine. Beaucoup de langues ont déjà commencé à être écrites, et quelques maisons d'éditions commencent à réaliser de timides tentatives de publication de textes en langues maternelles, destinées aux lecteurs natifs. Malheureusement, les résultats de tels travaux sont confus, et la grande majorité ne se sont pas réalisés à partir des propres communautés, ni avec leur accord, ni avec leur participation. Pas avec eux, et ni pour eux. Le savoir aborigène est dilué au milieu d'une atmosphère de méconnaissance et d'exotisme, lequel est notoire pour tous ceux qui tentent d'apprendre n'importe qu'elle langue indigène, ou acquérir quelques connaissances *réelles* sur la situation, les traditions et les coutumes des peuples aborigènes *réels* (et non littéraires).

La bonne nouvelle c'est qu'il existe quelques projets ponctuels en lien avec les peuples qui ont obtenus d'excellents résultats. La mauvaise nouvelle est que la bibliothèque a eu peu –ou presque rien- à voir avec de telles propositions. Il existe peu de formation professionnelle en relation avec cette thématique, à l'intérieur des carrières bibliothéconomiques latino-américaines. Il existe peu d'espaces pour sa recherche, son débat et son développement. Il existe peu de cours de formation pour les bibliothécaires pour qui l'élément indigène est fortement présent dans la réalité quotidienne. Il n'y a pas de manuels pour organiser une bibliothèque destinée à ces usagers natifs. La gestion de l'oralité ou le travail avec les langues différentes de l'espagnol ou du portugais ne sont pas inclus parmi les compétences que doit acquérir un bibliothécaire. Le recueil de la tradition orale n'est définitivement pas une tâche des bibliothécaires en Amérique Latine, ainsi que la gestion des ressources historiques, linguistiques ou éducatifs.

Le travail dans les zones indigènes est complexe, étant donné qu'ils habitent des territoires généralement éloignés des principaux centres urbains, ou bien ils habitent des secteurs urbains difficiles à cause de la pauvreté, l'insécurité, la violence, marginalisés. De plus, les usagers indigènes continuent à porter des étiquettes séculaires qui les discriminent et les excluent. Les barrières ethniques et linguistiques pèsent autant que les barrières sociales au moment de leur offrir un service d'information, de formation ou tout simplement de loisirs.

Jusqu'à ce que de tels points problématiques ne changent, les bibliothèques avec des services pour les communautés indigènes continueront d'être un rêve en Amérique Latine, un rêve similaire à celui de vivre dans une société multiculturelle, diversifiée et pacifique. Des décennies de différences et des siècles d'oppression ont construit des barrières qui rendent difficile et compliquent le dialogue ouvert et l'approche fraternel entre les individus indigènes et non indigènes. Heureusement, quelques bibliothécaires rêveurs d'utopies continuent à mettre en place des petites propositions qui tentent de rompre le silence et de concrétiser un modèle de bibliothèque aborigène motivant et durable. Un modèle pouvant

apporter un petit grain de sable dans le processus de sauvetage que beaucoup de cultures aborigènes ont initié en cherchant à sauver leur culture du silence et de l'oubli.

Cette communication n'a été rien d'autre qu'une tentative de concrétiser quelques idées et espoirs, pour démontrer que, même s'il ne semble pas, une autre réalité est possible si on croit en elle et si on ne cesse d'essayer.

### **Bibliographie citée**

1. International Labour Organization. 2003. *A guide to ILO Convention No. 169*. [En línea] <<http://www.ilo.org/public/english/standards/norm/egalite/itpp/convention/index.htm>> [Consulta: 10 noviembre 2006].
2. Martínez Cobo, José, 1983. *Estudio del problema de la discriminación contra las poblaciones indígenas. Informe final presentado por el Relator Especial de las UN, Sr. J. Martínez Cobo*. Doc.UN.E/CN.4/Sub2/1983/21.
3. Stavenhagen, Rodolfo. 1996. "The challenges of indigenous development". En *Indigenous Development: poverty, democracy and sustainability*. Washington: Banco Interamericano de Desarrollo (BID).

### **Bibliographie général publiée par l'auteur**

1. "Bibliotecas aborígenes: recuperación de un patrimonio olvidado". En *Al filo*, revista virtual de la Facultad de Filosofía y Humanidades de la Universidad nacional de Córdoba, nº 8, abril 2006. <[www.ffyh.unc.edu.ar/alfilo](http://www.ffyh.unc.edu.ar/alfilo)>.

2. “Bibliotecas aborígenes: buscando un nuevo paradigma de servicio”. En *r020. Revista Digital de Bibliotecología y Ciencias de la Información*, marzo de 2004. <[www.r020.com.ar](http://www.r020.com.ar)>.
3. “Un modelo innovador de bibliotecas para comunidades indígenas”. Artículo en el portal de la Secretaría de Ciencia y Tecnología (SECyT) de la Universidad Nacional de Córdoba, marzo de 2004. <[www.secyt.unc.edu.ar](http://www.secyt.unc.edu.ar)>.
4. “Bibliotecas aborígenes: elementos para la elaboración de un modelo de biblioteca destinado a comunidades indígenas argentinas”. En *Tinkunaku*, nº 47, mayo de 2004. <[www.sagpya.mecon.gov.ar/new/0-0/forestación/biblos/aborigenes.pdf](http://www.sagpya.mecon.gov.ar/new/0-0/forestación/biblos/aborigenes.pdf)>.
5. “Bibliotecas aborígenes: un modelo para comunidades argentinas”. En <<http://www.inforosocial.org/ponencias/eje04/86.pdf>>.
6. La casa de las palabras: un modelo de biblioteca para comunidades indígenas argentinas. <http://eprints.rclis.org/archive/00003049/>
7. Las voces sin voz: oralidad y centros de conservación de la memoria. <http://eprints.rclis.org/archive/00003102/>
8. *Indigenous libraries, utopia and reality : proposing an Argentine model*. <http://eprints.rclis.org/archive/00003104/>
9. Pueblos primitivos, pueblos civilizados: ideologías subyacentes a los lenguajes documentales. <http://eprints.rclis.org/archive/00004367/>
10. *Primitive peoples, civilized peoples : Ideologies underlying documental languages*. <http://eprints.rclis.org/archive/00004368/>
11. *The sound library : sound documents and collections as means of recovering and protecting endangered languages*. <http://eprints.rclis.org/archive/00004372/>
12. Responsabilidad social del bibliotecario en América Latina. <http://eprints.rclis.org/archive/00005839/>
13. Aprender sin olvidar: lineamientos de trabajo para la recuperación de tradición oral desde la biblioteca. <http://eprints.rclis.org/archive/00006746/>
14. *Qadede Idá?at*: ancient tradition running through the family. <http://eprints.rclis.org/archive/00007582/>
15. *Qadede Idá?at*: tradiciones que corren a través de la familia. <http://eprints.rclis.org/archive/00007582/>
16. *Qadede Idá?at*: une ancienne tradition parcourant la famille. <http://eprints.rclis.org/archive/00007582/>
17. Bibliotecas y medicina indígena: experiencias en Argentina. <http://eprints.rclis.org/archive/00007599/>
18. *Libraries and aboriginal medicine: experiences in Argentina*. <http://eprints.rclis.org/archive/00007599/>
19. Bibliotecas aborígenes: un modelo para comunidades argentinas. <http://eprints.rclis.org/archive/00007602/>
20. Guardianes de la fragilidad: bibliotecas públicas, patrimonio intangible y diversidad cultural. <http://eprints.rclis.org/archive/00008060/>

21. Voces en el silencio. <http://eprints.rclis.org/archive/00008105/>.
22. Mi mano, tu mano, su mano... ¿nuestras manos? : reflections for socially responsible librarians. <http://eprints.rclis.org/archive/00008881/>.
23. Bibliotecas indígenas: un modelo teórico aplicable en comunidades aborígenes argentinas. <http://eprints.rclis.org/archive/00009252/>

Traduction : Catherine Leclerc  
Bibliothécaire adjointe  
Service Recherche du musée national de la Marine  
17, place du Trocadéro  
75116 Paris  
Tél. 01 53 65 81 36  
[c.leclerc@musee-marine.fr](mailto:c.leclerc@musee-marine.fr) ou [catherine.leclerc@club-internet.fr](mailto:catherine.leclerc@club-internet.fr)